Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 21

Artikel: L'appétit vient en mangeant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

traire, les idées peuvent être médiocres et trouver dans une expression élégante, originale, châtiée, un charme qu'elles n'empruntent ni à la solidité ni à la profondeur.

» Aussi le rêve de tout orateur a-t-il été d'unir ces deux forces : une expression originale ou élevée mise au service d'idées nobles et justes, et ceux-là seuls ont vécu dans la mémoire des hommes qui ont pu y réussir. Voilà pourquoi les maîtres dont je parle ont toujours montré le grand souci d'unir à la puissance d'une solide argumentation les qualités de correction, de grâce, d'esprit, de charme et d'élégance, par lesquelles ils persuadaient, tandis que la force de leur dialectique leur permettait de convaincre. »

Les avocats d'aujourd'hui n'ont plus le même souci de la forme. Ils affectent même de parler comme on parle, et ils parlent souvent fort mal. M. Léon Cléry prétend qu'il a entendu des avocats qui disent : *tâcher moyen de* pour *essayer de*, et d'un témoin qui se dérobe : *il s'est tiré des pattes*. C'est de la simplicité poussée jusqu'au laisser aller, jusqu'au débraillé même, et Léon Cléry a raison de s'indigner.

Spirituelle réponse.

On sait que Jasmin, le barbier-poète, tout en exerçant sa profession à Agen, sa ville natale, se fit un très grand renom par ses poésies en patois agenais, qui ont de la grâce, de l'élégance et de l'harmonie. Il eut, en outre, l'heureuse chance de voir Sainte-Beuve, Villemin, Lamartine et Alexandre Dumas, lui consacrer des pages très flatteuses.

Jasmin, nous dit *Valensol*, du *Petit Parisien*, compta des amis sincères qui mirent tout en œuvre pour le faire valoir. Justin Maurice, entre autres, venu à Paris, récitant partout les vers du poète languedocien, entraîna le jugement des critiques et provoqua en faveur du poète agenais un véritable engouement. Cela ne fit point l'affaire d'un autre poète du cru, nommé Peyrottes, qui adressa un défi à Jasmin.

« Monsieur, lui disait-il, je me rendrai à Agen le jour et heure que vous m'indiquerez. Nous désignerons quatre personnes connues en littérature pour nous donner trois sujets que nous devrons traiter en vingt-quatre heures. Nous serons enfermés tous les deux, un factionnaire veillera à la porte, les provisions de bouche seules entreront. » — La provocation était très nette.

On attendait la réponse de Jasmin. Accepterait-il le défi ? Jasmin s'en tira avec esprit, par la réponse que voici :

— « Eh quoi ! monsieur, vous proposez à ma Muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer dans une chambre close gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et, là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures ! Vous me faites frémir, monsieur ! Dans le péril où vous voulez mettre ma Muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle ne m'accorde que deux ou trois vers par jour. Les chances, vous le voyez, ne seraient pas égales. L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la fabrique ! »

Les rieurs furent du côté de Jasmin.

Chars réclames.

A propos des prix accordés samedi dernier par le Comité de la *Fête des narcisses* aux magnifiques *Chars-réclame* des maisons Kohler et Suchard, on lira peut-être avec intérêt les détails suivants sur les réclames ambulantes :

C'est vers 1875, qu'on vit, pour la première fois, à Paris, ce genre de réclame, par les *hommes sandwichs*, de joyeuse mémoire. Au début, ils portaient une planche sur la poitrine, une planche sur le dos et se promenaient les mains dans les poches. Mais les planches se mirent à grandir et devinrent de véritables guérites qui se balladaient à trois pas les unes des autres sur des longueurs de trente ou quarante mètres, de sorte que, en certains endroits, la circulation devenait impossible. Ce fut à tel point que, un beau matin, la police s'en mêla et supprima tout net les hommes sandwichs.

Il fallait trouver autre chose.

On habilla de pauvres diables avec des costumes baroques sur lesquels était brodé en lettres de couleur le libellé de l'annonce ; mais ils n'eurent qu'un succès éphémère ; les gamins s'amusaient à les poursuivre dans les rues et à les agonir d'injures, d'où bagarres et horions... police... suppression...

C'est alors qu'on trouva le système qui fut le plus durable puisqu'il fleurit encore aujourd'hui : celui qui consiste, par une combinaison de bretelles et de ceintures, à établir le panneau-annonce au-dessus de la tête du porteur.

Un peu plus tard, apparurent les premières voitures-réclame attelées de deux et quelquefois quatre chevaux, avec postillons, cochers, grooms. C'était haut comme deux étages et si ça ne pouvait avoir que la largeur réglementaire, la longueur était absolument démesurée. L'administration ne tarda pas à s'émouvoir d'un tel encombrement, elle fit remiser les belles voitures et en réduisit considérablement les proportions.

Mais la plus belle invention, nous dit Georges Rocheray du *Petit Marseillais*, date de 1895, et c'est en l'honneur d'un Music-Hall qu'elle vit le jour : de 4 heures à 8 heures, on rencontrait sur les boulevards et dans les principales rues, six bonshommes habillés de la même façon, fort proprement d'ailleurs, paletots mastic, chapeaux luisants, gants clairs ; ils marchaient deux par deux, d'un pas tranquille et lent. Les deux premiers criaient à l'unisson : « Ce soir, à neuf heures, aux Folies Plastiques, Boumboum, le célèbre équilibriste. » Les deux suivants continuaient : « Ce soir à dix heures, aux Folies Plastiques, les Dorémi, les rois du trapèze. Ce soir, à onze heures, aux Folies Plastiques, *La Bête à bon Dieu*, grand ballet en 2 actes et 4 tableaux. »

Et ils arpentaient les rues sous les huées des loustics qui les traitaient de tas de flemmes et de grands prop' à rien.

L'appétit vient en mangeant.

Tel est le proverbe qu'on entend si souvent répéter, et qui n'en est pas moins stupide. A l'en croire, il suffirait de ne jamais se mettre à table pour n'avoir jamais faim, puisque l'appétit ne doit venir qu'en mangeant.

Que n'est-ce vrai !... comme ce serait heureux pour les classes pauvres qui s'exempteraient de la faim en ne mangeant pas !

Un certain docteur a jadis fait et gagné le pari de rester quarante jours sans manger : allez donc lui demander si le quarante-et-unième jour, il ne se sentait aucun appétit par cela même qu'il ne mangeait plus depuis six semaines !

D'où il résulterait aussi, par contre, de ce proverbe idiot, que plus on mangerait, plus on aurait faim.

On nous dira peut-être que nous interprétons mal le sens du proverbe, celui-ci signifiant qu'après vous être attablé avec la bouche veule et l'estomac paresseux, aussitôt qu'une cuisine succulente, épicée, savante, vous a taquiné le palais, vous vous sentez peu à peu entraîné à jouer des mâchoires.

Pardon ! mais ce n'est plus de l'appétit, cela !

C'est tout bonnement de la gourmandise, cette faculté divine donnée à l'homme de manger au-delà de ses besoins !

Et il y a un abîme entre l'appétit qui se gave de n'importe quoi et la gourmandise d'où est né l'art culinaire qui a inventé les bons morceaux.

L'appétit vous pousse vers la table, la gourmandise vous y guette.

Ah ! oui, le proverbe serait de toute vérité, s'il disait : « *La gourmandise vient en mangeant* ».

L'appétit a fait souvent avaler d'affreuses choses que la gourmandise aurait interdit même de flairer.

La cité de la bicyclette.

C'est ainsi que les Anglais appellent la ville de *Coventry*, dans le comté de Warwick, et qui est, à cette époque de l'année, en pleine activité. On évalue à environ dix mille le nombre des bicyclettes qui sont fabriquées en un mois à Coventry.

L'année dernière, cette ville a expédié en Angleterre et sur tous les points du monde cent mille machines par la gare aux marchandises et soixante-dix mille par la gare aux voyageurs et London and Northern Railway, sans compter quarante mille machines envoyées à Londres et dans les comtés du centre par le Midland Railway.

D'après les plus basses évaluations, les maisons de Coventry comptent fabriquer cette année au moins quatre cent mille cycles de tous modèles. On estime que dans la ville près de trente-huit mille personnes — soit les deux tiers de la population totale — vivent de l'industrie vélocipédique.

Le conflit hispano-américain et la danse serpentine.

Les manifestations guerrières des Américains n'ont plus de bornes ; elles se traduisent sous toutes les formes. On raconte entre autres qu'un Yankee avait imaginé un moyen de propagande on ne peut plus bizarre. Il avait invité une célèbre danseuse à venir danser devant ses compatriotes la danse serpentine, en se drapant dans le pavillon aux bandes rouges et aux trente-deux étoiles de l'Union Américaine. Il pensait par là ranimer l'enthousiasme militaire et rendre ainsi un important service à son pays. Malheureusement, l'artiste n'a pu se prêter à cette combinaison, étant liée en Europe par ses engagements.

La question sociale en omnibus.

Il pleuvait abondamment, raconte L. Marsallo du *XIX^e^ Siècle*, et j'étais encaqué dans le coffre d'un omnibus bondé, lorsqu'apparut, sur l'étroit marche-pied du conducteur, un citoyen essoufflé et ruisselant qui, après avoir fourni une course agile, était parvenu, couvert de boue et moucheté de crotte jusqu'à la nuque, par la rancune piétinée des flaques d'eau, à s'accrocher aux derrières du véhicule sauveur (pensait-il), prêt à l'emmener vers son domicile à l'abri du vent et de l'averse. Vain espoir. Le conducteur, du ton sec des fonctionnaires qu'on dérange pour rien, lui dit : « Complet ! » en indiquant d'un doigt levé au-dessus de son képi, la plaque bleue où en lettres blanches se détachait le même impitoyable mot : « Complet ! » Alors, ce fut tragique, — et symbolique. Cramponné encore à l'omnibus, un déluge sur le dos, l'ouragan volant son chapeau, le citoyen, déçu et trempé, considéra un instant, d'un œil exaspéré, les voyageurs nantis et satisfaits, les gens en places roulant au sec vers leurs demeures et tout à coup, d'une voix où explosaient toutes les colères : « Tas de vaches ! » cria-t-il, et il retomba sur le pavé, le poing brandi de rage, sous l'orage et la tempête.

Hélas ! toute la question sociale est là. Etre monté à temps dans l'omnibus.

Fripouille.

Po on crouïe soudzet, Fripouille étâi on tot crouïe Soudzet ! et mîmameint bin pi.